

La diffusion du football en Bretagne

Il peut paraître un peu paradoxal de voir un historien du fait religieux s'aventurer hors de son terrain favori, mais après tout, il s'y retrouve en excellente compagnie, puisqu'Alfred Wahl est devenu le chef de file incontesté de l'historiographie du football français, tout en restant le spécialiste émérite du monde germanique qu'on a d'abord connu (1). Il est vrai que le sport entretient des rapports, parfois subtils, avec la religion : on connaît les «Dieux du stade» et l'utilisation plus ou moins métaphorique de la référence religieuse dans le domaine sportif (2). Mais la principale raison de mon intérêt est plus directe : le réseau sportif catholique, sur la base essentiellement des patronages, a joué un rôle tout à fait central dans l'histoire de la diffusion du football en Bretagne, ce qui légitime tout à fait cette rencontre, aux marges, entre l'histoire religieuse et l'histoire du sport. Force est cependant de reconnaître que la première, du fait de son ancienneté comme discipline, est incomparablement plus avancée que la seconde, laquelle est en plein essor actuellement (3). Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, après que cette communication eût été proposée au congrès de La Baule, paraissait un article sur le même sujet, dû à Laurent Coadic, un jeune historien qui a voué entièrement sa recherche au sport (4). La large convergence entre nos vues, sans concertation pourtant, dit assez la pertinence des hypothèses avancées par l'un et par l'autre, au vu de son propre *corpus* de matériaux.

Le football étant en même temps un objet d'histoire et une réalité bien vivante, plus que jamais — ce n'est pas le cas de tous les objets

(1) A. WAHL, «Le footballeur français, de l'amateurisme au salariat», dans *le Mouvement social*, 1986, n°135 : *Les archives du football. Sport et société en France (1880-1980)*, coll. Archives, Paris, Gallimard-Julliard, 1989, 354 p. A. Wahl a également coordonné le n° spécial de *Vingtième siècle : Le football, sport du siècle* (1990, n°26).

(2) P. BONNETAIN, *Dieu dans le stade*, Aire, éd. Manya, 1991, 300 p.

(3) R. HUBSCHER, J. DURRY et B. JEU, *Sports en mouvements. Le sport dans la société française, XIX-XX^e siècle*, Paris, Colin, 1992, 559 p.

(4) L. COADIC, «Implantation et diffusion du football en Bretagne (1890-1925). De l'histoire à l'anthropologie», dans *Sport et histoire*, n°1, 1992, pp. 27-50.

d'histoire — une démarche de type régressif s'impose, partant du présent et essayant de l'expliquer par le passé. Chacun mesure bien, intuitivement, à quel point la Bretagne constitue une terre d'élection pour le football, plus exactement pour la pratique du football. Si elle n'est pas plus riche qu'une autre région en grands clubs d'envergure nationale ou internationale, il suffit de parcourir les pages sportives de la presse régionale du lundi pour prendre une première mesure de la densité du tissu des clubs de football aux différents échelons inférieurs. Il reste à donner une image plus scientifique de ce phénomène, c'est-à-dire statistique et, mieux encore, cartographique. Un autre chercheur rennais, le géographe Loïc Rivault, nous rend accessible cette image, grâce à ses travaux sur les statistiques de licenciés des différents sports, tant à l'échelle nationale que régionale (5).

Parmi les nombreuses cartes qu'il a établies, deux doivent impérativement être mises en confrontation, tant elles sont révélatrices de choix différents : celle de la densité, par département, des licenciés de football en 1983 (fig. 1) et celle des licenciés de rugby la même année (fig. 2). La seconde révèle — qui s'en étonnerait après avoir entendu les noms de tant de clubs célèbres et l'accent de tant de joueurs ? — que le rugby est le sport de la France située au sud de la Loire et, plus encore, d'un grand bassin aquitain prolongé jusqu'au Languedoc et à la Catalogne. La première est plus inédite et plus surprenante, en ce qu'elle révèle l'importance du football, non pas dans la France urbaine et industrielle du nord et de l'est où on l'attendrait peut-être spontanément, sur le modèle anglais, mais dans une France rurale et verte, où l'Ouest armoricain se taille une place de choix. L'Ouest apparaît en effet comme une véritable terre d'élection pour le ballon rond et un quasi-désert pour son concurrent ovale. Pas moins de 80% des communes de l'Ouest ont au moins un club de football, et le phénomène est en progression récente, puisqu'on est passé de 32% en 1962 à 55% en 1968. Le phénomène semble démentir, au moins sur ce point, les pronostics de dévitalisation de la société rurale fréquemment avancés.

Il suffit de changer d'échelle pour obtenir un gros plan, hélas réduit à la Bretagne « administrative », à quatre départements. Le même indicateur du taux de licenciés est, cette fois, appliqué aux communes, et permet d'observer de nouvelles dénivellations dans cette région, rappelons-le, à haute densité de pratique générale (fig. 3). L. Rivault nous invite lui-même à relativiser l'indicateur à cette

(5) L. RIVAUT, *Essai explicatif de la répartition spatiale du sport en France et en Bretagne*, mémoire de D.E.A. en géographie, Université de Rennes 2, 1985. Je remercie L. Rivault de m'avoir autorisé à reproduire les trois cartes ci-incluses.

échelle, pour deux raisons. Le taux de licenciés, établi par commune, masque une partie de la réalité du recrutement des clubs, un joueur pouvant être inscrit dans une commune voisine de sa propre résidence (6). D'autre part, la démographie, en ce domaine de la pratique sportive, avantage forcément les régions qui comprennent plus de jeunes en moyenne et pénalise à l'inverse les autres : c'est un paramètre dont il faut tenir compte, on s'en doute, pour bon nombre de cantons du centre Bretagne, inscrits dans une spirale de vieillissement, mais aussi d'une bonne partie du littoral, pour ce qui concerne la population permanente qui est aussi celle de la saison où l'on joue au football...

Il saute cependant aux yeux que la démographie n'est pas seule responsable, loin s'en faut, des contrastes révélés par la figure 3. Au-delà de l'inévitable effet d'éparpillement engendré par l'échelle communale, les concentrations de taux élevés s'observent dans le Léon, dans le Morbihan intérieur, en Ille-et-Vilaine. Les taux les plus faibles intéressent le littoral en général, ainsi qu'une diagonale reliant le Trégor à la Cornouaille, la plus forte concentration de communes sans club s'observant aux confins du haut Trégor et de la haute Cornouaille, au sud de Guingamp. Au vu d'une telle géographie, l'historien tant soit peu familier de l'histoire des mentalités en Bretagne, aussi bien religieuses que politiques, ne peut pas ne pas être mis en alerte. C'est probablement cette histoire qui permet de rendre compte, au moins partiellement, de cette géographie d'aujourd'hui.

L'explication historique conduit en effet à décrire un véritable rattrapage historique : c'est après un notable retard initial, quasiment de l'ordre du handicap, que la Bretagne a connu un spectaculaire essor de la pratique du football. Le retard initial, qui a duré au moins jusqu'à la Première Guerre mondiale, tient au fait que la région offre un terrain peu favorable a priori à la diffusion du football, puisqu'elle était rurale, modestement industrialisée et urbanisée. Nous pouvons en effet considérer les campagnes comme « hors jeu » à l'époque. C'est au cours du XIX^e siècle, plus ou moins précocement, que s'est exténuée la soule. Ce jeu de ballon sans règles et sans terrain délimité, le jeu se pratiquant sur l'ensemble du terroir villageois, avait encouru, dès l'Ancien Régime, des interdictions répétées du parlement de Rennes ou des autorités ecclésiastiques (7). Elle était

(6) Le contraste entre Guipry et Messac (Ille-et-Vilaine) sur la carte, par exemple, est trop accusé pour qu'il ne faille pas y voir l'effet de transferts entre deux communes contiguës que tout relie.

(7) L. OGES, « La soule, ancêtre du football », dans *Nouvelle Revue de Bretagne*, 1952, pp. 414-422.

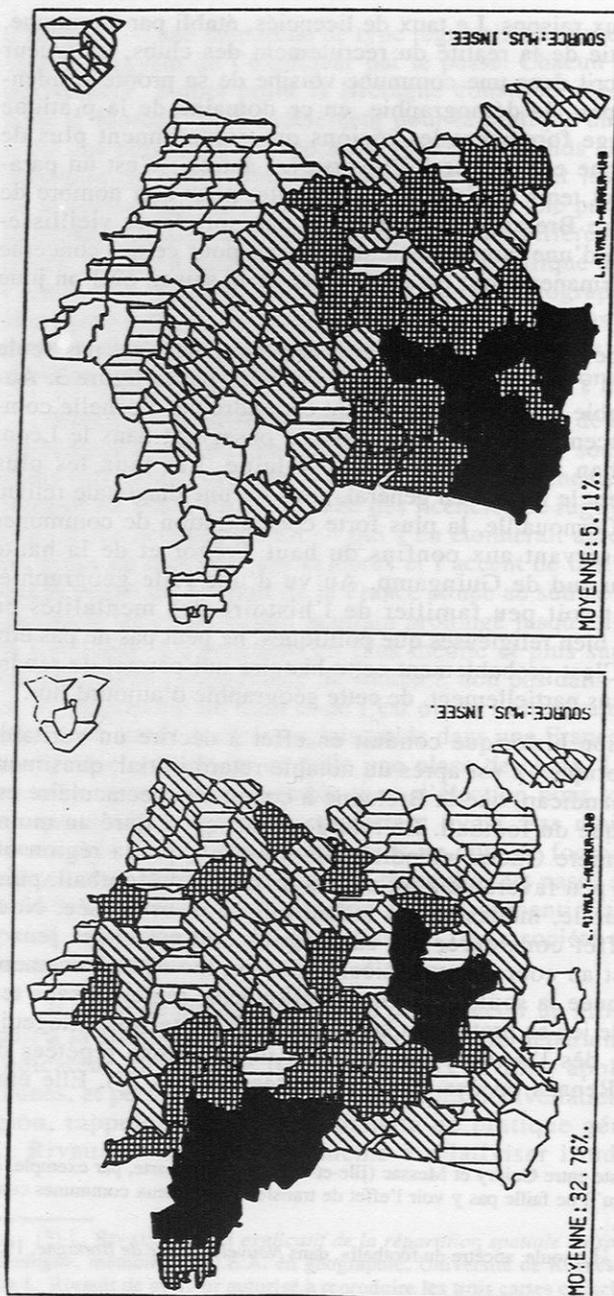
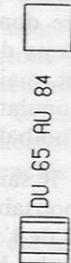


FIG. 1. DENSITÉ DES LICENCIÉS DE FOOTBALL EN 1983

FIG. 2. DENSITÉ DES LICENCIÉS DE RUGBY EN 1983

Échelle des rangs :



(cartes L. Rivault)

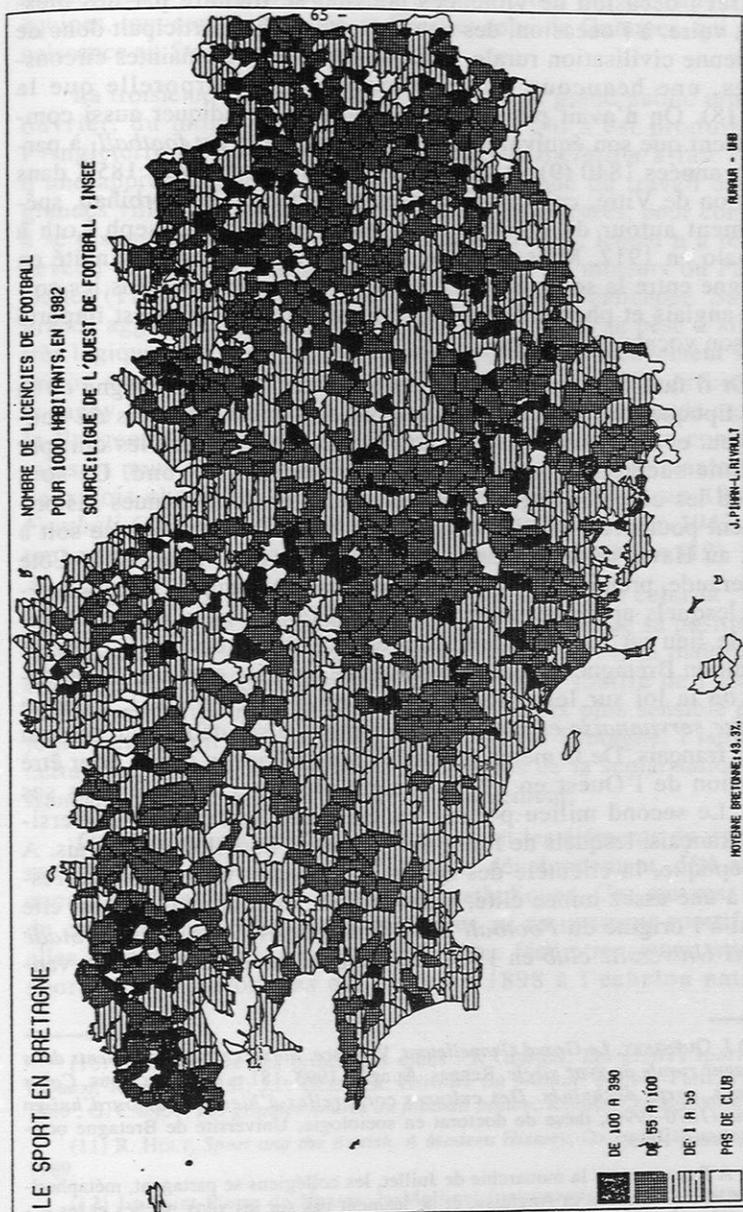


FIG. 3 NOMBRE DE LICENCIÉS DE FOOTBALL, POUR MILLE HABITANTS EN 1983 (carte L. Rivault)

en effet l'occasion de violences pouvant se traduire par des blessures, voire, à l'occasion, des coups mortels. Elle participait donc de l'ancienne civilisation rurale, capable de tolérer, en maintes circonstances, une beaucoup plus grande violence corporelle que la nôtre (8). On n'avait pas cependant réussi à l'éradiquer aussi complètement que son équivalent en Angleterre, le *street football*, à partir des années 1840 (9), et elle se rencontrait encore, vers 1850, dans la région de Vitré, celle de Redon et surtout dans le Morbihan, spécialement autour de Pontivy : elle est attestée par Joseph Loth à Locmalo en 1912. Mais il n'y a, à l'évidence, aucune continuité en Bretagne entre la soule et le jeu moderne de ballon, né dans les collèges anglais et phénomène de culture urbaine, qui plus est importé avec son vocabulaire propre.

Or il faut bien constater le petit nombre, dans la Bretagne de la Belle Epoque, des milieux urbains potentiellement amateurs du nouveau jeu, et l'on a vite fait le tour des différentes clientèles qui, par échelons successifs, ont assuré l'essor du ballon rond. Ce sont d'abord les colonies anglaises installées en France, connues historiquement pour avoir suscité les premiers clubs français, que ce soit à Paris, au Havre ou à Bordeaux. Et ce n'est pas un hasard si la Côte d'Emeraude, première concentration de sujets britanniques dans la région, lesquels apportent avec eux golf et *lawn-tennis*, est probablement le lieu où apparaît pour la première fois, vers 1885-1890, le football en Bretagne. Officiellement créée, comme souvent, au lendemain de la loi sur les associations, c'est-à-dire en 1902, l'*Union Sportive servannaise et malouine* ne compte, à ses débuts, qu'un seul joueur français. De la même façon, le *Stade briochin*, connu pour être champion de l'Ouest en 1913, compte plusieurs Anglais dans ses rangs. Le second milieu porteur est celui des scolaires et universitaires français, lesquels ne font qu'imiter leurs homologues anglais. A cette époque, la clientèle des lycées, collèges et universités se restreint à une assez mince élite, aristocratique et bourgeoise. C'est elle qui est à l'origine du *Football Club de Rennes* (1902), puis du *Stade Rennais Université club* en 1904. Les établissements secondaires van-

(8) J. QUÉNIART, *Le Grand Chapelletout. Violence, normes et comportements dans la Bretagne rurale au XVIII^e siècle*, Rennes, Apogée, 1993, 181 p. ; Ph. LACOMBE, *Corps enchaînés, corps déchaînés. Des cultures corporelles d'hier et d'aujourd'hui en Bretagne (1870-1990)*, thèse de doctorat en sociologie, Université de Bretagne occidentale, Brest, 1993.

(9) A Rennes, sous la monarchie de Juillet, les collégiens se partagent, métaphoriquement, entre « Bretons et Anglais », et ne lésinent pas sur les yeux pochés et les ecchymoses dans leurs parties de soule (*Semaine religieuse du diocèse de Rennes*, 16 août 1902).

netais, Saint-François-Xavier et Jules-Simon, ont eux aussi leurs équipes, tout comme le lycée de Brest et celui de Quimper, qui donne naissance au *Stade quimpérois* (10).

La troisième clientèle, dans l'ordre, est le grand public urbain et ouvrier, du moins dans le cas de figure qui s'est produit dans l'Angleterre du nord-ouest : le *football-association* a fait l'objet d'une appropriation spectaculaire par le monde du travail dans les grandes villes, ce qui a poussé les classes supérieures, pour continuer à se distinguer, à se replier sur le *football-rugby*, lequel n'a réussi à devenir un sport vraiment ouvrier que parmi les mineurs du Pays de Galles (11). Or la Bretagne est ici doublement handicapée. Sa seule grande agglomération industrielle est Nantes, laquelle pèse d'ailleurs, très logiquement, d'un poids considérable dans le mouvement sportif breton avant 1914. Et le sport phare, à Nantes, est alors précisément le rugby ! La gloire du F.C. Nantes, la célébrité de la grande arche de la Baugeoire contribuent à orienter notre perspective de contemporains et nous avons peine à imaginer aujourd'hui que Nantes a été deux fois champion de France de rugby, en 1917 et en 1933. Le *Football Club* de Nantes est une création fort tardive, en 1943, fédérant ce qui n'était auparavant que des équipes de quartiers (12).

Ajoutons un dernier élément, d'ordre structurel celui-là : la région, par sa nature péninsulaire, renforce les effets de sa position périphérique, à l'écart des grands centres. Avant 1914, la majorité des clubs éclosent à l'est ; une ville comme Brest souffre de l'éloignement et des difficultés de communication, alors plus sensible qu'aujourd'hui. Quant aux zones rurales de Basse-Bretagne, l'isolement culturel et linguistique, en dépit des progrès de la scolarisation et du français, les tient encore à l'écart du mouvement.

Celui-ci est pourtant déjà à l'œuvre, et les éléments du dynamisme futur déjà en place. C'est d'abord le développement, déjà amorcé auparavant, des premiers patronages catholiques. Ces œuvres, issues du catholicisme social, sont antérieures au mouvement sportif, mais elles en reçoivent un second souffle. Une fédération gymnastique et sportive des patronages est créée en 1898 à l'échelon national.

(10) Sur l'histoire des principaux clubs : J. GEMAIN, *Les gloires sportives de l'Ouest*, Rennes, 1936 ; J.P. OLLIVIER, *Histoire du football breton*, Paris, Picollec, 1980 ; G. CADIOU, *Les grandes heures du football breton*, Rennes, Ouest-France, 1982.

(11) R. HOLT, *Sport and the British. A Modern History*, Oxford, Clarendon Press, 1989.

(12) La Saint-Pierre de Nantes, la Mellinet (patronages), l'ACB Loire, l'ASO Nantes et le Stade nantais université club. Cf. A. CROIX (sous la direction de), *Nantes dans l'histoire de la France*, Nantes, 1991, p. 229.

Comme le nom de la fédération l'indique, les «patros» réunissent en leur sein ce qui est ailleurs généralement séparé, gymnastique et tir d'un côté, «sports athlétiques» de l'autre. La gymnastique et le tir, débouchant sur la préparation militaire, font partie de ces activités physiques «conscriptives», cultivées depuis longtemps en Allemagne et que la France défaite en 1870 accueille à son tour pour préparer l'éventuelle revanche (13). Les «sports athlétiques» recouvrent à l'époque les jeux de ballon, collectifs, et l'athlétisme proprement dit, individuel, mais ils se résument souvent, en fait, aux premiers. Les patronages parisiens, les premiers, ont fait un choix, lourd de conséquence, entre les deux *football* : en faveur de l'*association*, contre le *rugby*. Ce dernier est jugé par trop aristocratique et élitiste, contraire à l'esprit des patros qui recherchent systématiquement, dans une perspective pastorale, une clientèle ouvrière et populaire. On le dit aussi trop violent, et il engagerait trop de contacts manuels — à l'instar de la lutte —, gros de menaces qui sont aussi des menaces morales pour ces catholiques sourcilieux (14).

Le résultat est que les patronages, en matière de «sports athlétiques» à l'anglaise, se vouent uniquement au football, dont ils deviennent de très actifs propagandistes. C'est d'ailleurs la Fédération des patronages qui est à l'origine, en 1906-1907, du Comité français interfédéral, première amorce de la future Fédération française de football. Ce qui est vrai dans le reste du pays l'est tout autant en Bretagne, où les patronages prennent leur essor d'abord dans les principales villes : à Nantes (la Mellinet, etc.), à Rennes, avec le patro de la Tour d'Auvergne et celui des Cadets de Bretagne, dont la société sportive revitalise l'œuvre, déjà ancienne, de Notre-Dame-de-Toutes-Grâces. Dans la plupart des cas, c'est le football qui tend à devenir le centre d'attraction de ces structures de loisir populaire, bien plus qu'une gymnastique qui n'a pas les mêmes aspects ludiques et ne permet pas la même mise en valeur des qualités individuelles et collectives dans l'affrontement avec l'adversaire. Les pionniers doivent cependant prouver le mouvement en marchant et, spécialement dans le Morbihan, l'organisation se construit de façon fort empirique : on voit ainsi à Vannes en 1909 l'Arvor publier l'annonce suivante : «patronage les Korrigans demande de rencontrer en

(13) P. ARNAUD, *Les athlètes de la République. Gymnastique, sport et idéologie républicaine, 1870-1914*, Toulouse, Privat, 1987.

(14) Ce faisant, les catholiques français ont la même attitude de rejet que les protestants dissidents du Pays de Galles (baptistes, méthodistes), souvent violemment hostiles à un rugby qui a, au contraire, les faveurs d'un clergé anglican formé dans les *public schools*...

football d'autres patronages de la région. Se renseigner à l'abbé Buléon, vicaire à Saint-Patern» (15).

Ce succès suscite la réaction des milieux républicains et laïques, fort actifs eux aussi en Bretagne, du fait précisément de la puissance locale de l'Église catholique. Conformément à leur engagement patriotique, traditionnel au XIX^e siècle dans ces milieux et ravivé par la défaite de 1870 et le souvenir de Gambetta, ils ont occupé jusque-là le seul terrain des activités physiques conscriptives, soit par le canal de nombreuses sociétés de gymnastique et de tir, soit par celui des bataillons scolaires, très développés dans les écoles laïques, à en juger par le département d'Ille-et-Vilaine, au point qu'on a pu y voir une forme de «vitrine» pour cet enseignement, que le rapport de forces idéologique dans la région contraint à un activisme soutenu. A partir du moment où les patronages catholiques annexent le football à leurs activités, ceci est perçu rapidement comme une «menace» cléricale supplémentaire. Aussi assiste-t-on, de plus en plus fréquemment, à un phénomène de dédoublement des équipes : à Tinténiac en 1909, la *Patrie* s'oppose à la *Jeanne d'Arc*, avec une onomastique qui prouve qu'aucun des deux clubs ne veut le céder à l'autre en matière de patriotisme. A Guingamp en 1912, face à l'*En avant*, équipe émanant de l'École primaire supérieure, c'est-à-dire le fleuron de l'enseignement public et laïque, le *Stade Charles de Blois* regroupe les catholiques.

Il y a là un gage assuré d'émulation, compte tenu du climat de tensions politico-religieuses de l'époque. A un moment où les catholiques s'estiment persécutés par la France officielle, la possibilité de prendre une revanche sur le terrain de sports, même si elle est symbolique, est saluée comme il se doit : ainsi lorsqu'en 1905, année de la séparation de l'Église et de l'État, l'*Armoricaine* de Brest (patronage) bat l'équipe première du lycée de Brest (16). Et la renommée de ces footballeurs catholiques commence même à gagner les campagnes, où le ballon rond fait des adeptes ici ou là. Pour varier ses distractions, le groupe de jeunesse catholique de Bourg-des-Comptes (Ille-et-Vilaine) a essayé en 1905 le football, «mais le premier essai n'a pas été heureux : à chaque instant, notre ballon menaçait de devenir poitrinaire». Celui de Binic (Côtes-d'Armor) a bénéficié des leçons de prêtres parisiens en vacances. En 1906, on signale que le groupe Saint-Michel de Pipriac (Ille-et-Vilaine) joue tous les dimanches au football, et que

(15) G. CARON, *Naissance et développement du mouvement sportif dans le Morbihan, 1870-1914*, mémoire de maîtrise, Université de Rennes 2, 1987, p. 88.

(16) Le résultat de ce derby breton est d'autant plus apprécié qu'il confirme localement la victoire remportée peu auparavant par l'*Étoile Sportive des Deux-Lacs* (patronage de Saint-Honoré d'Eylau à Paris, champion de France des patros) sur son homologue le *Gallia Club*, champion de France de la fédération officielle.

«ce genre de sport est très populaire dans la paroisse, puisque nos jeunes champions ne peuvent répondre aux trop nombreuses demandes de champs de courses qui leur sont faites avec tant d'empressement. De plus, il ne leur manque ni spectateurs, ni applaudissements, ni encouragements» (17). A Languidic (Morbihan), ce sont d'abord les enfants qui jouent, dans un champ en friche près du bourg. Puis, en 1913, Languidic aligne une équipe de seniors et une équipe de jeunes, qui affrontent les voisins de Lochrist et de Lanester (18). La sociabilité propre au football accompagne le développement des premiers mouvements catholiques, A.C.J.F. ou Sillon, et des institutions agricoles mutualistes qui leur sont liées. Il n'est pas rare de voir le même occuper le poste d'arrière-droit, le secrétariat du cercle d'études, la présidence de la mutuelle-bétail...

La Première Guerre mondiale, dont on ne mesurera jamais assez le rôle dans la transformation culturelle et l'entrée véritable dans le xx^e siècle, pour une région comme la Bretagne, a des conséquences contradictoires. Elle brise net l'essor de tous ces clubs reposant sur une population d'hommes jeunes qu'elle dévore : l'*Aurore* de Vitré ne compte que 6 survivants sur ses 24 mobilisés. Beaucoup de vicaires ou de séminaristes, qui avaient ajouté le ballon rond aux moyens d'apostolat, ne reviennent pas, et la génération plus âgée des curés et recteurs est souvent plus réservée. Il faut souvent plusieurs années pour remettre en route ce qui était né auparavant. Et pourtant, dans le même temps, beaucoup d'hommes mobilisés ont découvert le football au front, soit au contact des unités anglaises, soit dans les loisirs organisés par le commandement français. Ils en redemandent lorsqu'ils reviennent au pays.

Dès lors la guerre peut être considérée comme un moment de transition, précédant celle de l'essor, qui ne s'interrompt plus au cours du siècle, et dont on retracera ici les principaux moments, en s'arrêtant aux années 1960. C'est de l'entre-deux guerres que date la véritable vulgarisation du football. Si l'on établit la statistique de création de clubs sportifs en Ille-et-Vilaine de 1919 à 1939, on s'aperçoit qu'une cinquantaine mentionnent explicitement le football dans leur nom, mais il faut probablement compter au total une centaine de clubs qui le pratiquent (19). Dans les principales villes, où

(17) *La Jeune Bretagne*, (organe de la Jeunesse catholique de Bretagne), juin et novembre 1905, juillet 1906.

(18) F. LE DORZE, *La Stiren de Languidic, 1921-1985, Histoire d'un patronage catholique*, mémoire de maîtrise, Université de Rennes 2, 1993, p. 12-13.

(19) J.-L. GAY-LESCOT, *Le développement du mouvement associatif sportif et de l'éducation physique en Ille-et-Vilaine*, thèse de troisième cycle dactylographiée, Université de Rennes 2, 1985, p. 260.

étaient apparues les premières équipes avant-guerre, l'heure est à la multiplication des clubs, comme en témoigne le cas de Lorient : *Lorient sports*, créé en 1916, est l'héritier de *l'Etoile sportive* ; le *Football Club* de Lorient est créé en 1926. Il s'y ajoute, en 1934, le Cercle d'éducation physique ou *C.E.P. Lorient*, patronage où s'affirme pendant 27 ans la forte personnalité de l'abbé Laudrin qui le conduit, en 1950, aux honneurs du « meilleur club » de France pour le football et le basket-ball (20). Dans le même temps, les terrains de fortune se multiplient en zone rurale, en général des prairies aménagées sommairement.

La période de Vichy est marquée par un phénomène nouveau : le développement d'une politique sportive de la part de l'Etat, dont le principe a été inauguré sous le Front Populaire. En témoigne la création du brevet sportif national, et surtout la promesse de subventions d'Etat pour les communes créant des équipements sportifs. En Ille-et-Vilaine, pas moins de 1/5^e des communes rurales ont déposé un projet à la fin de 1941. Ajoutons qu'aux pressions idéologiques du régime en faveur des exercices physiques s'ajoute le mouvement de sociabilité en faveur des colis du prisonnier, qui passe souvent par l'organisation de fêtes sportives. Dans certaines communes rurales, proches des villes, on voit des joueurs venir prêter leurs talents contre des pommes de terre ou du beurre (21). La Libération et les débuts de l'après-guerre sont l'occasion d'accentuer la « politique sportive », avec des accents rappelant parfois ceux des années 1870. Les équipements sportifs dignes de ce nom se multiplient, y compris dans les communes rurales, et l'on peut alors parler de ruralisation du sport en Bretagne.

Cet essor, par jalons successifs, s'est opéré dans un climat de concurrence qui évoque inmanquablement la rivalité qui traverse le terrain scolaire. Aux jeunes Bretons attirés par le ballon rond, il faut souvent faire un choix entre deux univers. Les patronages catholiques connaissent un essor très important jusqu'au milieu du siècle : de 15 en 1914 en Ille-et-Vilaine, on passe à 46 en 1928 et 77 en 1936. Au terme, c'est à dire en 1955, les patronages constituent un quadrillage très serré de la Bretagne, avec cependant de fortes inégalités géographiques, que révèle la carte (fig. 4). Il n'est pas sans intérêt d'observer un certain nombre de correspondances entre cette carte et celle

(20) *Dictionnaire du monde religieux contemporain*, t. III, La Bretagne (sous la dir. de M. LAGRÉE), Paris, Beauchesne, 1990, art. Laudrin, p. 234.

(21) J. SAINCLIVIER, *La Bretagne de 1939 à nos jours*, Rennes, Ouest-France, 1989, p. 80.

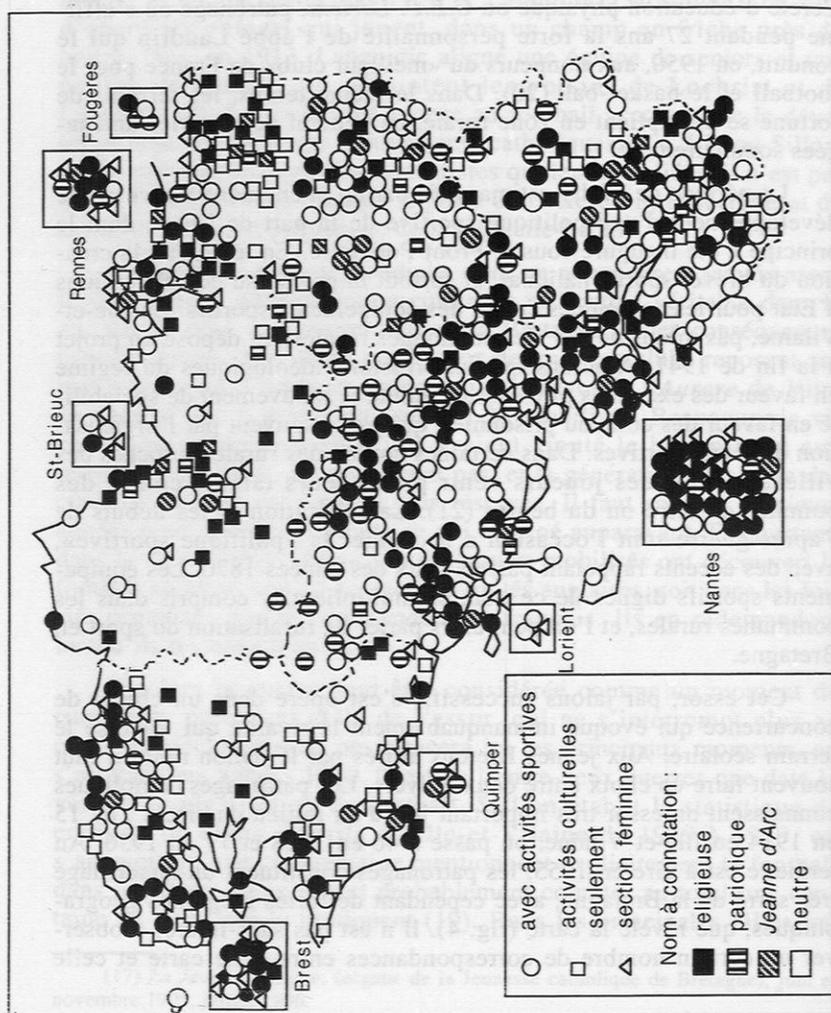


FIG. 4 LES PATRONAGES CATHOLIQUES EN BRETAGNE EN 1955 (F.S.C.F.)

des licenciés de football une génération plus tard, puisqu'on y retrouve les mêmes concentrations en Léon, dans le Morbihan ou en Ille-et-Vilaine, et, en partie, la même dépression en haut Trégor et haute Cornouaille. Il faut ajouter d'autres relais dans la sphère confessionnelle : l'U.G.S.E.L., qui fédère les activités physiques et sportives des établissements scolaires privés, pèse d'un poids très particulier dans l'Ouest. De son côté, la Jeunesse agricole catholique n'est pas seulement un mouvement de formation spirituelle et professionnelle pour les jeunes ruraux. Ayant une volonté de prise en charge globale du milieu, elle développe, à partir de 1943, des championnats du sport rural, ainsi que des «mixtes ruraux». Tout cela explique l'apparition d'un personnage typique de l'époque sur les stades : le vicaire entraîneur. Le chanoine Gehl (1901-1979), directeur des patronages du diocèse de Rennes depuis 1936, occupe après la guerre le poste, tout à fait inusité pour un ecclésiastique, de secrétaire de la Ligue de l'Ouest de football. La soutane de ce personnage haut en couleurs fait partie de la légende du football breton.

Cette forte présence du catholicisme dans le football breton, s'ajoutant à bien d'autres, dans le domaine de l'école, du syndicalisme, du crédit rural, etc. a suscité, et le contraire eût été étonnant, une très forte contre-mobilisation dans le «camp» laïque. La première forme de cette mobilisation a pu consister, à l'échelon municipal, à ne rien faire qui puisse favoriser le développement des équipes catholiques. Si le patronage de la *Garde du Vœu* d'Hennebont existe depuis 1909, il ne reçoit sa première subvention municipale qu'en 1937, ce qui lui permet de faire l'acquisition du terrain qui lui manquait jusqu'alors (22). Cette réticence municipale est d'autant plus motivée qu'il existe souvent un club de tendance laïque à protéger et à soutenir. La concurrence qui affecte maintes localités bretonnes ressemble peu ou prou à celle qui s'observe à Gourin (23). Dans ce chef-lieu de canton morbihannais, la *Gourinoise*, société de tir, conscriptive et républicaine, fondée en 1908, développe une section de football en 1919, laquelle prend en 1926 le nom de *Chasseurs de Gourin*. Elle remporte en 1930, à Rennes, la coupe Folliard, remplacée depuis par la coupe de Bretagne. En 1922, la paroisse de Gourin se dote à son tour d'une équipe de football, l'*Étoile sportive de Gourin*, qui se rattache en 1927 au patronage *Jeanne d'Arc*, lui-même créé en 1909.

(22) J. GUILCHET, *Hennebont, du Premier Empire à la Seconde Guerre mondiale, 1800-1950*, Hennebont, 1992, p. 194.

(23) L. JOURDREN, *Gourin, une paroisse, des oeuvres, un patronage, 1850-1950*, mémoire de maîtrise, Université de Bretagne occidentale, Brest, 1993.

Cependant, l'absence d'un terrain digne de ce nom bride le développement de la *Jeanne d'Arc*, dont beaucoup de jeunes joueurs, devenus adultes, passent chez les *Chasseurs* rivaux. Ce processus nourrit des polémiques idéologiques dont la Bretagne a le secret depuis la Révolution française :

«Gourin est une des nombreuses localités du Morbihan et de l'Ouest où la gloire se dispute en deux clans, les Rouges et les Blancs — côté rouge les *Chasseurs*, côté blanc la J.A. —. Mais ce qu'il y a de particulier chez nous, c'est que la ligne de démarcation n'est pas nettement définie. Ne voit-on pas dans l'équipe première de la J.A. plus de la moitié des effectifs issus de l'école publique ? Après cela, les défenseurs de la prétendue liberté de l'enseignement sont mal venus d'attaquer le sectarisme de l'école laïque. Seraient-ils libres de jouer aux *Chasseurs*, les élèves de l'école libre ? Nous posons la question. Où est la liberté ? Nos lecteurs jugeront d'eux-mêmes ; mais néanmoins nous trouvons que le bât nous blesse lorsque nous voyons des Gourinois qui se prétendent laïques s'empresser d'applaudir le Patro et se mêler à ceux qui prétendent enterrer les *Chasseurs*» (24).

A partir de la fin des années 1920, l'U.F.O.L.E.P., qui fédère les activités sportives des œuvres laïques, contribue avec plus ou moins d'efficacité à canaliser les efforts déployés pour s'opposer à l'emprise cléricale sur le sport : modestes en Ille-et-Vilaine, ses succès sont plus avérés dans le Morbihan, avec *L'Arzonnaise*, *Les Gars* de Berné ou *L'Avenir* de Concoret. Vis-à-vis du monde du travail, deux logiques concurrentes se développent : la plus assurée de succès est le sport corporatif, qui s'appuie sur les identités professionnelles ou d'entreprise souvent fortes. Le sport militant, lié au mouvement ouvrier, avec la Fédération sportive et gymnique du travail, proche du parti socialiste avant 1914, puis du P.C.F. ultérieurement, connaît des débuts plus difficiles et plus localisés, avant de trouver ses points d'implantation, la région malouine, l'agglomération lorientaise, certains secteurs du Finistère.

En tout cas, cette émulation ne peut que multiplier les pratiquants du football en Bretagne, ainsi que leurs supporters. Le camp laïque, en Bretagne, a en effet choisi de rivaliser sur le même terrain avec l'adversaire catholique. Ce faisant, il se distingue nettement de son homologue dans le sud-ouest de la France. Là, au contraire, les «laïques» ont opéré un choix explicite en faveur du rugby, qui y a été popularisé par le réseau des écoles normales, et celui des amicales laïques, très dense dans cette terre de tradition radicale. Le résultat est ce tissu serré des multiples clubs de rugby autour duquel s'organise une bonne part de la sociabilité des petites villes de la région, alors

(24) *Le Rappel du Morbihan*, 22 oct. 1950, cité par L. Jourden, op.cit., pp. 96-97.

que le football s'y identifie souvent peu ou prou à la matrice des patronages catholiques (25). C'est donc bien là que réside la clé d'explication des figures 1 et 2 : le développement du sport emprunte parfois des voies bien inattendues.

La preuve *a contrario* peut être apportée, en Bretagne, lorsque la concurrence n'existe pas et qu'il arrive au football de s'étioler. La *Stiren* (Étoile) de Languidic, fondée en 1921, bien qu'elle dispose d'un terrain de football, privilégie à l'évidence la gymnastique et la clique musicale, puis le théâtre et surtout le cinéma, qui se développe durant les années 1930. Il faut attendre 1936, et l'arrivée d'un nouveau prêtre entreprenant pour voir repartir la section de football, vite concurrencée, l'année suivante, par l'*Union sportive languidicienne*, laquelle ne parvient cependant pas à dépasser le cap de l'année 1939. En revanche, les conditions exceptionnelles de l'Occupation et le repli, à Languidic, de l'Association sportive de l'arsenal de Lorient autorisent une collaboration difficilement imaginable en d'autres circonstances. Il faut cet apport de sang neuf et d'énergies issues d'une autre matrice pour que désormais, et pour plus d'une génération, la *Stiren* s'identifie quasiment au football languidicien. Celui-ci compte 30 à 35 joueurs (seniors et juniors), auxquels s'ajoutent, formant à partir de 1960 une sorte de vivier de recrutement, des équipes de jeunes de l'école et du collège privé (26). Un autre cas de figure est représenté par l'*Aurore* de Vitré : au terme d'un processus de *modus vivendi*, ce patronage catholique a laissé le football à un club neutre, et s'est voué prioritairement au développement du basket-ball, avec lequel il s'identifie aujourd'hui presque complètement (27).

Au terme de cette rapide esquisse de l'histoire de la diffusion du football en Bretagne durant les deux premiers tiers de ce siècle, on a pu mesurer que sa logique est loin d'être purement sportive. Sur fond d'affrontement idéologique intense et étranger *a priori* au domaine sportif, deux choix cumulés ont joué pour plébisciter ce sport dans la région : celui des patronages catholiques en faveur du football, à l'exclusion du rugby ; celui de leurs concurrents laïques de leur disputer la prééminence sur le même terrain, plutôt que de privilégier le ballon ovale comme dans la France du Sud-Ouest. Une fois le pli pris, la popularité du football ne s'est plus démentie, en dépit de la médiatisa-

(25) J.-P. AUGUSTIN, A. GARRIGOU, *Le rugby démêlé. Essai sur les associations sportives, le pouvoir et les notables*, Bordeaux, Le Mascaret, 1985, 359 p.

(26) F. LE DORZE, *op.cit.*

(27) Processus un peu comparable à Rennes avec l'*Avenir*. Le basket-ball, moins gourmand en espace, est souvent considéré comme le sport approprié pour les patros urbains.

tion télévisuelle du rugby à partir des années 1960. La baisse d'intensité du conflit idéologique, qui s'est souvent traduite par la transformation des clubs de patros en associations neutres, sinon municipales, ne s'est pas accompagnée, bien au contraire, d'un repli du football, désormais solidement ancré dans les mœurs sportives en Bretagne.

Michel LAGRÉE

Professeur d'histoire contemporaine
Centre d'histoire culturelle et religieuse
Université de Rennes 2

RÉSUMÉ

Au nombre de pratiquants, la Bretagne compte aujourd'hui parmi les terres d'élection du football en France, et certaines zones de la Bretagne plus que d'autres encore. Les explications sont à rechercher du côté de l'histoire et de l'anthropologie. Lorsque le football a commencé à se diffuser, il y a un siècle, la péninsule cumulait a priori les handicaps, en tant que région rurale, peu urbanisée, culturellement périphérique. Implanté à l'origine par quelques groupes, anglais ou anglophiles, le ballon rond doit en bonne partie son essor aux patronages catholiques qui ont été son agent essentiel de vulgarisation. En réaction, les forces laïques bretonnes, à la différence du sud-ouest aquitain où elles ont fait explicitement le choix du rugby (rejeté par les patros), ont choisi de se battre sur le même terrain. Cette émulation n'a pas peu contribué à asseoir localement la légitimité du football.